Document generated on 04/24/2024 7:03 p.m.

**Moebius**
Écritures / Littérature

mœbius

# La haine de la différence

## Rachid Mimouni, *Tombéza*, Paris, éd. Robert Laffont, 1984

Carole Massé

Number 38, Fall 1988

La folie

URI: https://id.erudit.org/iderudit/15157ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Massé, C. (1988). Review of [La haine de la différence / Rachid Mimouni, *Tombéza*, Paris, éd. Robert Laffont, 1984]. *Moebius*, (38), 111–114.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

— Bataille comme impératif.
— Et vous?
— Je ne suis que le Rameau d'olivier qui salue son passage.

1. André Beaudet, *Intervention du parlogue !*, Montréal, *Les Herbes Rouges*, no 166-167, 1988
2. Jean Larose, *La petite noirceur*, Montréal, Boréal, 1987
3. Julia Kristeva, «Nom de mort ou nom de vie» in *34 44*, Cahiers de recherche de S.T.D., Paris 7, no 7, automne 1980
4. Je précise qu'il ne s'agit pas du rire jaune dans le sens qu'il a communément, encore moins dans le sens de Sartre, mais bien plutôt du rire horrible, contraint, catholique, hoquets se substituant aux larmes.

## LA HAINE DE LA DIFFERENCE

Carole Massé

Cher Rachid,

J'ai lu *Tombéza**: livre exceptionnel tant par la beauté musicale et rythmique de la langue que par la lucidité du regard jeté sur les abysses de la condition humaine. Violence de chaque phrase arrachée de l'indicible ou du secret des bêtes que nous sommes tous, et sculptée dans un même souffle, celui qui sépare les vivants des morts. Violence des petitesses de la condition humaine aux prises avec l'étroitesse des conditions sociales.

La violence dans ton livre, Rachid, je la reconnais. Elle est celle-là même qui, sous d'autres facettes, m'entoure et que j'explore à ma manière. Car chacun participe à la violence dont la gradation insensible en fait le sceau même de l'existence. Violence du désir et de ses impossibles épiphanies, violence de la vie qui nous rive aux multiples contingences, violence de la maladie qui nous dépossède de nous-même, violence du Groupe qui nous moule aux tabous du lieu et du temps. Mais le comble de la violence que tu mets à nu dans ton livre est le point culminant de la misère humaine, celle qui est universelle, quel que soit le régime en place, et cette misère-là se nourrit de la haine de la différence.

Haine de la différence qui condamne les femmes aux voiles ou aux silences forcés, haine de la différence qui accuse l'infirmité et jette l'anathème sur le débris humain, haine de la diffé-

* Rachid Mimouni, *Tombéza*, Paris, éd. Robert Laffont, 1984

rence qui dénonce la couleur de la peau, la pratique religieuse ou le choix d'une langue et repousse le barbare au-delà des frontières. Et pourquoi la haine de la différence? Pour perpétuer un rêve de Communion.

Car il était une fois, à la naissance d'un cri, ce désir de fusion avec le Sein, le Cosmos ou le Tout, peu importe le nom, et cette fusion épargnerait au vivant encore à la tétée l'expérience de la solitude et de la mortalité. Cette paix toute illusoire de l'Unité, la majorité des êtres humains sont prêts à la payer un prix faramineux: sacrifier l'Autre. Car l'Autre est tout à la fois la preuve que la séparation ou la perte eut lieu (puisque nous sommes deux) et la nécessité de reléguer le mythe de la fusion aux oubliettes (bien qu'il réapparaisse sous le mythe de l'Age d'or). Et c'est la peur de l'Autre, dont la présence nous renvoie au précaire et à l'éphémère, qui se camoufle sous la haine de la différence.

Connais-tu, Rachid, le débat philosophique sur l'Origine qui se résumerait à choisir l'ordre des préséances: l'oeuf précède la poule ou est-ce la poule qui précède l'oeuf? Alors je nous le demande: comment démarquer l'individu de l'Etat, la misère de l'un du malheur de l'autre quand de part et d'autre on travaille au renforcement de la tradition, de l'homogénéité et de l'autorité? Tous blancs et noirs, justes et méchants, clame Gibran, cité au début de *Tombéza*. Alors comment, dis-le moi, démarquer ces lâchetés humaines qui ont nom envie, jalousie, hypocrisie, possessivité, autoritarisme et intolérance, des abus du Pouvoir? Et ma question même est-elle recevable ou scandaleuse? J'ai dit haine de la différence, j'ai dit peur de la différence, j'ajoute déni de la différence, et je pense que ce déni lie imperceptiblement la destinée de l'individu à la finalité du Groupe.

Exemple. Tout ce que l'un dans un couple, au nom de l'amour, peut imposer d'asservissement à l'autre, par ses surveillances et contrôles constants! Exemple. Tout ce qu'un Pouvoir dans une société, au nom de l'égalité, peut exiger de renoncement à la liberté, par sa censure et ses inspections policières! Et là où l'Autre est nié pour assurer la cohésion sociale ou consolider une identité vacillante, là où la différence est assassinée pour garantir au Groupe l'uniformisation morale et à l'individu la dépendance d'un sujet, le discours pervers est maître. Car dans le discours pervers, un seul parle pour deux: *double bind*, dit-on, assertions contradictoires où l'Autre en proie à ce discours de la duplicité est piégé.

Je pense, Rachid, que le discours de la perversion se retrouve dans toutes les sociétés. Certaines sociétés ont conféré au Pouvoir le soin jaloux de jouer l'allégorie familiale et tyranni-

que tandis que d'autres n'ont relégué qu'aux individus la préoccupation de maintenir à l'échelle du privé le meurtre de l'Autre. Je pense qu'il y a dans les domaines du public et du privé de ces violences symboliques et invisibles qui visent à anéantir l'Autre dans le miroir du Même, et que ces violences contre l'Autre sont, différemment mais en un point précis, aussi dévastatrices que celles tirées à bout portant. Je pense qu'il y a une complicité trop souvent dissimulée ou minimisée, mais bien féconde, entre les individus et le Pouvoir dans le désir de niveler les êtres, de réduire leur infinie complexité et spécificité au plus petit dénominateur commun, et de castrer tout sujet vivant de ses pulsions créatrices. Et cette connivence tacite s'exécute dans un détournement du langage, en dévoyant systématiquement le sens des mots.

Quand l'amour signifie, dans les faits, enfermer l'Autre entre quatre murs et les autres dans des frontières, quand la liberté signifie, dans les faits, soumettre l'Autre à ses caprices et les autres à l'arbitraire de la loi, quand l'égalité signifie, dans les faits, écraser la singularité de l'Autre et purger les autres des asociaux et originaux de tout acabit qui les «parasitent», quand le progrès signifie, dans les faits, promouvoir le conformisme au prix des pires régressions et réaliser la juste répartition des restes et des ruines entre tous pour le profit de dire NOUS, quand donc chaque mot adressé à l'Autre signifie, dans les faits, le contraire, l'Autre est aboli. Car le langage qui lui est apparemment adressé ne lui est réellement jamais destiné. Au contraire, le langage circulaire du pervers, qu'il soit tenu par le Pouvoir ou par l'individu, part de l'un pour revenir à l'Un, et est mis en place, consciemment ou non, pour mettre à mort celui ou celle qui l'écoute.

Le blâme vise essentiellement le fait de *l'existence* de l'Autre, existence distincte de soi, et inassimilable à soi. Comment supporter en effet l'existence d'un Autre qui nous prive de notre liberté absolue, de nos privilèges et prérogatives, en un mot, de notre petit despotisme à soi, notre liberté se terminant où commence une liberté-soeur, notre rang se dépréciant à mesure de la valorisation d'autrui et notre dictature échouant devant l'indépendance de chaque sujet? Quelques rares issues face au dispositif pervers: la folie, la fuite, l'écriture... J'opterais pour la dernière qui laisse le discours pervers se déglutir tel le serpent qui se dévore la queue. Quant à l'issue dans le combat, tu en connais peut-être mieux que moi les modalités, Rachid.

Si toute mécanique d'asservissement privé ou public, familial ou social, s'initie toujours dans et par le langage, dans le mensonge systématique ou le déni répétitif de l'Autre, cette

mécanique s'avère étrangement menacée par le langage singulier des écrivains. A preuve les tracasseries ou les intimidations auxquelles ils sont en butte. Paradoxal, dirions-nous, le pouvoir des mots s'avérant de peu de poids comparé au pouvoir des armes ou des poings. Mais voilà, le discours pervers vise, bien avant d'éliminer le corps, à étouffer la voix du sujet, c'est-à-dire à le mettre à mort *symboliquement*. Si l'interlocuteur disparaît, le jeu se terminera trop tôt, et le chat préfère de beaucoup jouer avec une souris *vivante* sous ses griffes pendant des heures. Mais devant l'affirmation de soi du sujet écrivain, le discours pervers s'alarme car il sent l'exercice d'une emprise lui échapper.

Alors de quelle violence parlons-nous à travers le texte? Je pense que l'on parle de la violence de notre mise au monde symbolique et dès lors de notre autonomie réelle de sujet. Dans tes deux romans (*Tombéza* et *Le fleuve détourné*), tes protagonistes cherchent leur nom, nom qui leur conférerait aux yeux de tous leur statut d'homme, et il me semble que cette quête d'un nom en tant qu'affirmation radicale d'une individualité s'avère la plus belle métaphore de l'écriture elle-même.

Et si l'on écrivait, Rachid, quelle que soit la société dans laquelle on vit, pour assumer ce nom qui nous fut donné à l'origine sans notre consentement et pour se porter acquéreur d'un bien: notre vie qui ne nous appartient pas vraiment tant qu'on ne l'a pas confrontée au Collectif, tant qu'on ne l'a pas risquée contre les interdits et censures du Groupe ou de soi, tant qu'on ne l'a pas posée comme parole irréductible au discours dominant? Porter son nom, pas comme on porte un joug mais comme on porte une oeuvre, ou périr!

Et si les écrivains étaient de ces gens du voyage, acrobates, dompteurs, équilibristes, ou de ces visiteurs du soir qui affrontent le noir de l'humanité dans la cage aux lions, et la blancheur du vide sous la haute voltige de chaque être humain? La foule, dit-on, est assoiffée de sang, mais je dis qu'elle est assoiffée de Sens. Elle en souffre et se venge parfois, préférant un mensonge au silence qui s'avoue sans solution, préférant un filet aux mains vides que lui expose l'écrivain.

Le mal est en chacun de nous, je suis d'accord avec toi Rachid, et cette vérité n'est pas bonne à dire. Elle trouble les purs, les dualistes, les vendeurs de Salut, et puis tous les autres, moi y compris. S'en laver les mains serait réconfortant, mais qu'on se découvre subitement comme une enfant affamée à cacher dans son dos des menottes bien sales, et on en rougit jusqu'au blanc des yeux.

A bientôt Rachid, au plaisir de te lire.

Carole